

« **La production critique de la mode dans les *Mémoires secrets*** », in Christophe Cave (éd.), *Le Règne de la critique. L'imaginaire culturel des Mémoires secrets*, Paris, Champion, 2010, p. 55-81

**Yves CITTON**

(Université de Grenoble – UMR *LIRE*)

## « **La production critique de la mode dans les *Mémoires secrets*** »

Mon sondage dans le riche matériau culturel proposé par les *Mémoires secrets* partira d'une observation banale, mais qui mériterait d'être plus souvent rappelée aux commentateurs culturels de notre époque : *il a toujours été à la mode de critiquer les modes*. Les phénomènes de modes se nourrissent du simple fait qu'on en parle : ceux qui en font les plus violentes critiques contribuent le plus souvent à verser de l'huile sur le feu qu'ils s'efforcent éteindre. Placer les *Mémoires secrets* sous les auspices du *Règne de la critique* invite donc aussi à réfléchir sur le rôle et la position de ce périodique au sein de ce qu'on pourrait appeler, du point de vue d'une histoire lente qui se déploierait du XVII<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle, le *Règne de la mode*. Le discours de l'époque moderne sur la mode – qui reprend sans doute un stock de stéréotypes hérités de la satire latine – est bien en place dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : il n'y a guère de mécanismes, de dynamiques et de propriétés des phénomènes de mode dont on ne puisse trouver la description au moins esquissée dans le chapitre des *Caractères* que La Bruyère consacre à la mode, et un beau livre récent de Joan DeJean, *The Essence of Style*, vient de décrire « la façon dont les Français [de la cour de Louis XIV] ont inventé la mode de la haute couture, des nourritures exquises, des cafés chics, du style, de la sophistication et de la glamour »<sup>1</sup>. Sur le plan des mécanismes en jeu dans la mode, l'époque des *Mémoires secrets* ne paraît pas apporter grand-chose de nouveau à ce qui s'écrivait, se dénonçait, se faisait parodier sur la scène comique depuis un siècle.

Les deux nouveautés principales de l'âge pré-révolutionnaire semblent tenir à deux facteurs d'ordre surtout *quantitatifs* : d'une part, l'accroissement progressif, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la consommation d'objets de luxe, tel qu'en donnent un bon panorama général les études de Daniel Roche<sup>2</sup> ; d'autre part, l'accroissement exponentiel de la presse périodique dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, tel que l'ont richement étudié Jean Sgard et les divers travaux des équipes lyonnaises<sup>3</sup>. Ces deux facteurs suggèrent que des discours sur la mode apparemment similaires dans leurs argumentaires généraux aient pu correspondre en 1770 à

---

<sup>1</sup> Joan DEJEAN, *The Essence of Style. How the French Invented High Fashion, Fine Food, Chic Cafés, Style, Sophistication and Glamour*, New York, Free Press, 2005.

<sup>2</sup> Daniel ROCHE, *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement, xvii<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1989 et *Histoire des choses banales*, Paris, Fayard, 1997.

<sup>3</sup> Voir Jean SGARD, *Dictionnaire des journaux 1600-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1991 et *Dictionnaire des journalistes 1600-1789*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999. Pour une excellente synthèse succincte des résultats principaux de ces travaux, voir Jean SGARD, « La multiplication des périodiques » in Roger CHARTIER et Henri-Jean MARTIN, *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, 1990, tome II, p. 198-205.

des réalités sociales assez différentes de celles qui se trouvaient visées en 1670 : les objets, les publics, les rythmes concernés par les modes, ainsi que leurs effets sociaux, se transforment considérablement dès lors qu'on passe d'une minuscule élite abreuvée par quelques gazettes bimensuelles à un début de petite bourgeoisie gagnant accès à des journaux quotidiens.

Cette nouvelle situation contribue à expliquer ce qui paraît constituer une recrudescence des discours sur la mode autour de 1760, soit au moment où les *Mémoires secrets* commencent à décrire la vie sociale française. Martial Poirson montre bien dans sa thèse que des pièces comme *Le Chevalier à la mode* (1687), *Les Bourgeoises à la mode ou Les Femmes à la mode* (1692) de Dancourt, *Les Mots à la mode* (1694) de Boursault, *La Veuve à la Mode ou La Veuve coquette* (1726) de Saint-Foix ou simplement *La Mode* (1719) de Fuzelier avaient occupé la scène théâtrale depuis longtemps<sup>4</sup>. La fin des années 1750 voit pourtant paraître une œuvre qui synthétise remarquablement cette conscience ravivée et approfondie des phénomènes de mode, même si elle est traitée sur un ton superficiel et léger : il s'agit des quatre versions colorées du *Livre à la mode* du marquis de Caraccioli<sup>5</sup>. C'est, me semble-t-il, dans ce contexte plus précis qu'il faut lire les notices consacrées par les *Mémoires secrets* à discuter les modes du temps – ainsi d'ailleurs que dans notre contexte actuel d'un regain d'intérêt pour la question plus générale de l'émergence des modes sous l'Ancien Régime : il est symptomatique à cet égard que le livre de Joan DeJean ait été un succès de librairie aux USA et que le magazine *Vogue*, ce temple de la mode, ait récemment publié un article de l'historienne américaine Caroline Weber intitulé *The Height of Fashion* et consacré à la dynamique consumériste catalysée par Marie-Antoinette, en marge du film consacré à cette reine par Sofia Coppola<sup>6</sup>. Aujourd'hui – comme toujours – il est à la mode de parler de la mode. Notre spécificité historique consisterait-elle à en parler enfin sans la couvrir d'une condamnation morale a priori ? Rien n'est moins sûr, et une petite enquête dans le corpus fourni par les *Mémoires secrets* nous aidera peut-être à y voir un peu plus clair.

### CE QUI EST A LA MODE

Avant de donner les quelques résultats sur lesquels débouche ma brève enquête, une petite précision méthodologique s'impose, afin d'explicitier le statut de ces résultats, leur valeur et leur fragilité. Il est éminemment arbitraire de sélectionner certaines notices des *Mémoires secrets* en décrétant qu'elles parlent de la mode, puisque tout ce qui est publié dans leurs 36 volumes s'inscrit en réalité dans une logique de publicité qui constitue la dynamique principale des phénomènes de mode. Un problème essentiel est d'ailleurs posé à cet égard par la publication différée des notices : les lecteurs des premiers volumes des *Mémoires secrets* découvraient les modes de la décennie précédente, avec un décalage temporel qui en faisait sans doute généralement des modes déjà dépassées, et il est clair que le succès qu'ont rencontré ces premiers volumes doit s'expliquer par des causes tout à fait propres à ce périodique hautement atypique (de ce point de vue-là au moins). Cette question étant toutefois écartée, et comme j'avoue ne pas avoir eu l'occasion de lire l'intégralité des 36 volumes des *Mémoires secrets*, j'ai eu recours à l'outil informatique pour sélectionner un sous-ensemble

---

<sup>4</sup> Voir Martial POIRSON, *Comédie & économie : argent, morale et intérêt dans les formes comiques du théâtre français (1673-1789)*, Université de Paris X – Nanterre, 2004 (à paraître à la Voltaire Foundation).

<sup>5</sup> Louis-Antoine Caraccioli, *Le Livre à la mode, suivi du livre des quatre couleurs* (1759), Saint-Etienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, coll. « Lire le dix-huitième siècle », 2005. Signalons aussi le poème intitulé *L'Empire de la Mode* de Lemierre qui date de 1754, ainsi que les pièces de Madame de Staël-Delaunay, *L'engouement* et *La Mode*, récemment republiées par Jacques Cormier (Paris, L'Harmattan, 2005).

<sup>6</sup> Caroline WEBER, « The Height of Fashion », *Vogue*, septembre 2006, p. 648-649. Cet article est extrait du livre *Queen of Fashion: What Marie-Antoinette Wore to the Revolution*, New York, Henry Holt, 2006. (Je remercie Susan Dudash et Sophie Queuniet pour m'avoir signalé ces références.)

d'un petit millier de notices qui ont constitué mon corpus. La sélection a été opérée sur une base lexicographique simple : j'ai retenu l'ensemble des notices où figurait l'un des cinq mots qui m'ont semblé signaler le plus clairement un discours (plus ou moins réflexif) tenu sur les phénomènes de mode. Ces cinq termes sont ceux de *mode*, de *vogue*, de *manie*, d'*engouement* et de *fureur*. Du fait que la digitalisation des *Mémoires secrets* n'est pas encore achevée à ce jour, mon enquête n'a porté que sur 23 des 36 volumes que comprend la collection complète<sup>7</sup>. Dernière remarque méthodologique et seule donnée quantitative de mon enquête : le mot *mode* apparaît dans environ 2,5 % des notices des *Mémoires secrets*, celui de *vogue* dans environ 1 %, tandis que les trois autres termes choisis n'apparaissent que de façon beaucoup plus rare.

Je présenterai les résultats de mon petit sondage en tentant de répondre à trois questions que j'ai posées au corpus ainsi délimité : 1. Qu'est-ce qui est présenté comme faisant l'objet de modes dans les *Mémoires secrets*, c'est-à-dire quel type de choses est signalé comme étant à la mode dans la France des années 1762-1787 ? 2. Quel est le degré de critique ou d'adhésion adopté par les rédacteurs envers ces phénomènes d'engouement ? 3. En quoi le travail écriture opéré par les *Mémoires secrets* – au-delà même des intentions explicites de leurs rédacteurs – invite-t-il le lecteur actuel à une analyse critique des phénomènes de mode ?

En guise de préface à une réponse plus substantielle à ma première question, je dirais que l'effet de mode qui saute tout d'abord aux yeux à la lecture des premiers volumes est l'utilisation du syntagme « à la mode » dans le titre des ouvrages et des spectacles discutés. On trouve ainsi concentré dans les trois premières années du corpus – ce qui tendrait à confirmer une fièvre réflexive sur les questions de mode entre 1760 et 1765 – *La Manie des arts ou La matinée à la mode* (63-VI-1, 63-V-27), *La Présomption à la mode* (63-VIII-1), *Le Cercle ou La Soirée à la mode* (64-IX-02), *Le Chevalier à la mode* (65-IV-18), ainsi que *L'Amusement à la mode*, mentionné parmi le « débordement d'almanachs » dont l'époque est « inondée » et dont le rédacteur fait un symptôme « de la futilité de notre goût » (65-XI-30)<sup>8</sup>.

Si les années suivantes semblent renoncer à abuser de ce syntagme dans les titres de pièces et de romans, elles connaissent en revanche une multiplication des périodiques (surtout adressés à un lectorat féminin) explicitement consacrés à suivre – ainsi bien sûr qu'à répandre – la contagion des nouvelles modes<sup>9</sup>. Est ainsi annoncée en juillet 1768 l'apparition du *Courier à la mode ou Journal du goût*, dont la description caractérise clairement le propos :

*Le Courier à la mode, ou le Journal du goût*, ouvrage périodique, contenant les détails de toutes les nouveautés de mode, avec cette épigraphe, *Tout est soumis au règne de la mode*. Cette nouvelle feuille, commencée au mois d'avril, toute frivole qu'elle paraisse, n'est pas inutile pour l'histoire des mœurs : elle présente le tableau mouvant du costume national et de nos caprices, qui varient chaque mois sur quelque objet. Les habillements, les équipages, le service de table, les bijoux, etc., tout est

---

<sup>7</sup> Il s'agit des volumes suivants : 1-14, 17, 18, 20, 23, 29, 30, 33, 35, 36 ; les premières années y sont donc sur-représentées. Ce début d'enquête mériterait évidemment d'être élargi (intégrant les autres volumes au fil de leur digitalisation, mais aussi incluant d'autres termes comme *nouveauté*, *fermentation*, *curiosité*, *rage*, *intérêt* ou *public*) ainsi qu'approfondi : je ne peux donner ici qu'une cartographie très superficielle et très générale de phénomènes subtils qui exigeraient l'analyse fine de formulations qui sont toujours riches en sous-entendus.

<sup>8</sup> Je donnerai mes références aux textes des *Mémoires secrets* par la date des notices concernées en commençant par l'année, suivie du mois, puis du jour : ainsi « 65-XI-30 » correspond à la notice du 30 novembre 1765.

<sup>9</sup> Voir sur ce point Evelyne SULLEROT, *Histoire de la presse féminine en France des origines à 1848*, Paris, Armand Colin, 1966. L'auteure met bien en lumière la fonction publicitaire des journaux consacrés à la mode qui revendiquent – parfois explicitement comme c'est le cas pour le *Magasin des modes françaises et anglaises* – une collusion entre un effort pour « mettre tout le monde en état de satisfaire cette passion qu'il apporte en naissant pour les objets qui le feront paraître avec le plus d'avantage et d'éclat » et un effort pour « servir les négociants et les fabricants en les dirigeant dans les objets principaux du commerce » (p. 30). Je remercie Dina Sahyouni de m'avoir signalé cette référence.

embrassé dans ce jour important. L'ariette courante termine la feuille. (68-VII-14 ; cf. aussi 68-VIII-2)

Ce nouveau périodique risque d'empiéter sur les plates-bandes (et sur le lectorat) de l'*Avant-coureur*, dont la notice du 6 juin 1764 relevait qu'il était « assez fêté par la célérité avec laquelle il annonce les modes en tout genre ». Lorsque s'annonce le projet du premier quotidien français, le *Journal de Paris*, en 1776, un des soucis principaux dont témoignent les *Mémoires secrets* est d'ailleurs justement de voir cette parution (qui se propose de couvrir entre autres choses « les modes ») « en faire tomber une multitude d'autres » (76-XI-25). Dix ans après la parution de ce quotidien, c'est pourtant la naissance d'un nouveau bimensuel spécialisé qui impose à son tour « un empiètement sur le *Journal de Paris* » : il s'agit du *Cabinet des modes ou Les Modes nouvelles*, qui se propose « de donner une connaissance exacte et prompte, tant des habillements et parures nouvelles des personnes du sexe, que des nouveaux meubles de toute espèce, des nouvelles décorations, embellissements d'appartements, nouvelles formes de voitures, bijoux, ouvrages d'orfèvrerie, et généralement de tout ce que la mode offre de singulier, d'agréable ou d'intéressant dans les divers genres » (85-X-16).

Les *Mémoires secrets* s'inscrivent donc – comme on pouvait s'y attendre – au sein à la fois d'une concurrence et d'une offre croissantes de périodiques consacrés à rendre compte des phénomènes de modes. L'Avertissement que « les éditeurs des *Mémoires secrets* » ajoutent en ouverture du tome IX couvrant l'année 1776 permet d'ailleurs de voir affleurer brièvement leur conscience d'être à la fois les témoins, les vecteurs et les bénéficiaires des vagues éphémères qui se répandent dans la société parisienne :

Si nous ne désirons que la vogue et le débit de ce livre, nous remercierons M<sup>e</sup> Linguet de sa diatribe violente, moyen plus sûr que la fadeur d'un éloge pour exciter la curiosité du public et intéresser la malignité. Sacrifiant même notre amour-propre à notre cupidité, nous glisserions sur les reproches d'ignorance et de grossièreté qu'il nous fait, reproches trop visiblement dictés par la passion pour mériter beaucoup de créance. (76-I-1-Avertissement)

« La curiosité du public » et la « cupidité » des éditeurs sont étroitement liées entre elles dans ce qui fait indissociablement « la vogue et le débit d'un livre » à travers le bruit (positif ou négatif) qu'il peut avoir le bonheur de faire. Au sein d'une telle concurrence dans l'effort pour capter l'attention du lectorat en faisant mine de lui apprendre ce qu'il sait déjà – puisque les journaux dédiés aux modes sont censés *réfléter* ses goûts et ses ferveurs du moment – que trouve-t-on de signalé explicitement comme étant « à la mode » ?

Outre bien entendu les auteurs, acteurs, actrices et autres gens de spectacle, les grandes catégories d'« hommes à la mode » semblent être tout d'abord certains médecins (64-IX-8, 72-II-27, 82-III-10), et en particulier des inoculateurs (69-V-26, 74-I-19), mais on voit aussi passer un prestidigitateur (74-I-29, 74-III-12), un banquier (71-XII-28), un chimiste (81-I-17) ou un singe (celui de Nicolet) (67-II-23). Parmi les auteurs dont les noms nous sont restés familiers, on voit passer des vagues portant le public vers telle œuvre ou tel bon mot de l'abbé Prévost (62-III-30), de Favart (69-X-25), de Diderot (69-XII-17), de La Harpe (70-II-24), de Linguet (72-III-28), du baron d'Holbach (73-VI-9), de Laclos (82-IV-29) ou de Rousseau (82-VI-31), sans compter Voltaire, qui paraît faire l'objet de cet oxymore que serait une mode permanente.

Parmi *les objets de consommation*, les modes apportent davantage de surprises, puisque c'est un festival d'ingéniosité inventrice et de génie de marketing que propose le cortège des nouveaux objets en vogue qui se succèdent dans les pages des *Mémoires secrets*. Je ne sélectionnerai ici que les plus spectaculaires et les plus curieux. En septembre 1762

apparaissent des « petites figures de cire, habillées en jésuites, qui ont pour base une coquille d'escargot [et où] à l'aide d'une ficelle on fait sortir et rentrer [un] jésuite dans sa coquille. C'est une fureur. Il n'y a point de maison qui n'ait son jésuite » (62-IX-7). L'été 1768 connaît une invasion de « mouchoirs à la Wilkes », du nom de John Wilkes, le journaliste activiste anglais qui donne lieu ici à une opération de marketing bien digne des innombrables T-shirts et autres linges de plage imprimés aujourd'hui à la figure de Che Guevara : ces mouchoirs « contiennent la lettre de ce prisonnier aux habitants du comté de Middlesex. Il est représenté au milieu, une plume à la main. Le monument, quelque frivole qu'il soit, fait honneur à ce héros patriotique, et est propre à entretenir dans toutes les âmes le noble enthousiasme qui le caractérise » (68-VIII-2). La visite d'un monarque nordique, opportunément programmée en fin d'année, fait que « les étrennes pour l'année prochaine les plus à la mode sont des portraits du roi de Danemark en sucrerie. Tous les bonbons, toutes les nouveautés sont à *la Danoise* » (68-XII-28). Dix ans plus tard, quelques mois à peine après une brève épidémie de nains de jardins (79-X-26), l'acteur Jeannot a remplacé Wilkes et le roi du Danemark : « on a modelé Jeannot en porcelaine de Sèvres et son buste, de cette manière, est en ce moment l'étrenne à la mode : la Reine en a pris plusieurs pour distribuer à ses favoris et favorites » (79-XII-30). Deux ans plus tard, c'est au tour du tout jeune dauphin d'être consommé à toutes les sauces vestimentaires :

Le délire patriotique pour la naissance d'un dauphin, loin de se ralentir, ne fait que s'accroître par la fermentation générale. Les femmes la manifestent jusque dans la frivolité de leurs modes. Elles portaient, il y a quelque temps, au lieu de diamants aux oreilles ou dans les cheveux, des médaillons au cou : ensuite elles y ont substitué des *Jeannettes*, c'est-à-dire, des croix d'or, comme en ont les femmes de la campagne, bientôt enrichies de diamants superbes. Aujourd'hui c'est un dauphin qui a pris la place de ce signe de notre religion. Enfin, les broderies à la mode pour les souliers sont un nœud à quatre rosettes, surmonté d'une couronne, dont le centre est occupé par un dauphin : au-dessus est écrit en lettre d'or : *Vive le Roi !* au milieu, *Vive la Reine !* et au-dessous, *Vive monseigneur le Dauphin !* (81-XI-6).

Volume après volume, les *Mémoires secrets* offrent un cortège continu de vogues successives portant sur des eaux minérales, réputées « salubres et médicinales » mais dont une analyse chimique révèle qu'elles « sont exactement semblables à celles des autres puits de Paris » (68-IV-12), sur des readers' digests (69-III-17), sur des dragées anti-vénéériennes (71-XI-21), sur des gravures de Benjamin Franklin (77-I-17), sur des coiffures de femmes représentant (sous la forme d'un effrayant serpent) « une allégorie des divisions de l'Angleterre avec l'Amérique » (77-XI-4), sur des flacons remplis d'*alkali volatil fluor* (78-II-1), sur des robes de « *Lévites*, imitées sur ces robes majestueuses des enfants de la tribu consacrée à la garde de l'arche, et au service du temple de Jérusalem » (81-VI-3), sur « des rubans, des coiffures, des gilets, mais surtout des chapeaux à la Malborough », en référence au hit qu'est devenu la chanson consacrée à ce fameux va-t'en-guerre (85-VI-17, cf. aussi 85-VIII-14), ou encore sur des gilets pour hommes dont « le dessin varie à l'infini », affichant aussi bien des vengeurs ou un régiment de cavalerie que des scènes des plus grands succès théâtraux du moment (86-XII-1).

Même cortège concernant l'introduction de *nouvelles pratiques culturelles* et de nouveaux champs d'activité, depuis l'électricité mise au goût du jour par l'abbé Nollet (70-XI-14) ou la « fureur incroyable de jouer la comédie » (70-XI-17) jusqu'aux courses de chevaux (76-VII-21), à la franc-maçonnerie (77-III-24), à « la culture de la pomme de terre » promue par « le sieur Parmentier » (79-IV-21) ou à « la pêche à la ligne » (83-VII-24), en passant par un « engouement général pour les musées » (83-VI-27) et pour les « jardins à l'anglaise » (87-VI-3), sans compter bien sûr toutes les innombrables « chansons à la mode »

– les pratiques les plus discutées étant d’assez loin l’inoculation d’une part et l’allaitement maternel de l’autre. Ce cortège d’innovations se double d’un défilé de *vices à la mode*, qui sont tous d’ailleurs plus ou moins identifiés comme anciens, au nombre desquels l’homosexualité, masculine et féminine, ainsi que le suicide occupent les premiers rangs.

Il serait bien trop long de passer en revue le flux et le reflux des vogues qui attirent le public des théâtres vers tel lieu de spectacle plutôt que vers tel autre. Entre la Comédie française, les Italiens, l’Opéra, l’Opéra-comique, les Vauxhalls, le Colysée, les feux d’artifices de Torrè et de Ruggieri, les tréteaux de Nicolet et d’Audinot, les effets de mode oscillent sans cesse, au rythme de mouvements fins que cartographie obsessionnellement cet Audimat de l’époque pré-révolutionnaire que sont les *Mémoires secrets*. Au sein de ces va-et-vient, les genres artistiques qui sont désignés comme faisant l’objet d’une vogue particulière sont « la danse burlesque et l’art des dislocations » (68-X-4), les opéras-comiques (69-VII-29), les « drames monstrueux, péchant également contre le bon sens et contre la nature » (70-II-10), les « drames larmoyants » (70-II-20), la « danse haute » (70-V-13), les ballets (71-II-1) et les ballets-pantomimes (83-VII-29).

Pour clore ce petit inventaire partiel de ce que les *Mémoires secrets* présentent comme étant « à la mode » ou « en vogue » à tel ou tel moment de leur chronique, je me contenterai de relever les faits de langage et les tics intellectuels qui s’y trouvent identifiés, et généralement dénoncés, comme relevant d’effets de mode. Sur le plan des tournures langagières, on peut relever, entre autres, un « ton magistrat et chagrin, mis à la mode par M. [Antoine-Léonard] Thomas », « une censure amère qui semble transformer l’homme de lettres en un pédant » (67-VIII-25), dont il est précisé quatre ans plus tard qu’il consiste en un « ton d’emphase », en une « bouffissure philosophique, par où il s’est annoncé comme un digne sectateur de la cabale encyclopédique qui l’a porté à sa nouvelle dignité » (de membre de l’Académie française) (71-III-11). Les rédacteurs relèvent aussi que les « saillies polissonnes » sont « très à la mode aujourd’hui » (68-XI-29), que « le goût de la parodie semble renaître avec fureur » (77-IX-17) et que « les calembours sont toujours à la mode » (79-IX-31). Du point de vue des idéologies et des postures discursives, le cortège des modes intellectuelles mis en scène par les *Mémoires secrets* inclut, par ordre d’apparition, « notre admiration excessive pour les Anglais et pour tout ce qui vient d’eux » (63-XI-7), la « manie de faire tout à la Grecque » (64-IV-22), le « despotisme » qui apparaît comme « le système à la mode » (67-VII-26), « un enthousiasme fort à la mode chez la secte encyclopédique » (68-II-28), une « métaphysique du cœur si à la mode, obscure, entortillée » (69-VI-14), les « sarcasmes irrégieux que nos philosophes modernes ont mis fort à la mode » (76-IV-16), la secte physiocratique et sa « morale économique » (76-V-20), un esprit philosophique « qui a inspiré un goût presque universel de législation » (78-I-24), la chimie (81-I-17) et « la folie du mesmérisme » (1785-VIII-24).

### **LA MODE ET LA CRITIQUE**

Lorsque les rédacteurs des *Mémoires secrets* signalent qu’une personne, un objet ou une pratique culturelle sont « à la mode », faut-il considérer cette caractérisation comme équivalant à *une critique* ? Toute l’inertie d’une tradition nous conduit à penser ainsi. Dire d’une chose qu’elle relève d’une vogue, c’est dire qu’elle passera comme elle est venue, avec le flux et le reflux des caprices humains. C’est par là même souligner son caractère éphémère, et c’est donc la dévaluer par rapport à une norme implicite qui identifie le Bien, le Beau et le Vrai à des valeurs éternelles. Depuis l’Antiquité jusqu’au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la quasi-totalité des discours tenus sur les modes n’ont pu que condamner ce qu’ils décrivaient, dans la mesure où ils s’inscrivaient dans ce qu’on pourrait appeler une « métaphysique de la

substance » : ne peut être admirable, bon, beau et vrai, que ce qui, selon la définition que la scolastique donnait d'une « substance », *est en soi et par soi*, sans avoir besoin d'« autre chose » que soi-même pour exister ni pour être conçu. Symptomatiquement, le contraire de la substance, dans ce vocabulaire scolastique, s'appelait justement *modus – un mode*. Il faudra attendre l'ontologie spinoziste – dont le terrain avait sans doute déjà été préparé par la philosophie épicurienne et par une certaine tradition sceptique – pour que l'être modal ne fasse plus l'objet d'une condamnation a priori<sup>10</sup>.

Mon hypothèse générale est à cet égard que les années 1760 marquent la convergence entre *une pensée ontologique spinoziste*, qui commence à faire prendre la mesure d'une conception positive du mode, et *une théorie esthétique rococo*, nourrie depuis de nombreuses décennies au sein de l'*otium* des élites, qui faisait du raffinement et de la frivolité des valeurs elles aussi positives dans la lutte quotidienne de l'existence oisive contre l'ennui. En l'espace de quelques années s'ouvre un espace de dialogue et de réflexion qui sera rapidement clos par le triomphe de la valeur travail dans l'idéologie bourgeoise (et marxiste). Il faudra ensuite attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'un nouvel ethos de l'artiste moderne, contemporain de l'émergence de la sociologie tardienne, puisse reprendre ce dialogue commencé vers 1760, et il faudra attendre encore les courants les plus extrêmes du modernisme artistique et les revendications sociologiques de mai 68 pour que les enjeux civilisationnels (et non plus seulement esthétiques) de ce dialogue commencent à infiltrer de larges couches sociales vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Si le grand schéma historique que je viens d'esquisser correspond à quelque vérité que ce soit, le traitement de la mode dans les *Mémoires secrets* devrait ne pas se borner à prononcer des condamnations sommaires de tout ce qui est en vogue, mais devrait se trouver marqué par des ambivalences significatives. Pour le dire d'une autre façon : les *Mémoires secrets* ne devraient pas se contenter de dénoncer et de critiquer les modes qu'ils observent (et répandent) autour d'eux ; ils devraient compléter cette dénonciation par des éléments d'analyse permettant d'esquisser *une critique de la critique de la mode*. C'est cette ambivalence que j'aimerais maintenant faire sentir dans les notices de mon corpus.

Je passerai assez rapidement sur les nombreux passages où les modes décrites sont (implicitement ou explicitement) condamnées sans ambiguïté. Je n'en donnerai que deux illustrations. La première concerne la notoriété parfaitement imméritée dont jouit une courtisane : « M<sup>lle</sup> du Thé est une des courtisanes les plus renommées aujourd'hui dans cette capitale. L'honneur qu'elle a eu de donner les premières leçons du plaisir à M. le duc de Chartres l'a mise dans une grande vogue. C'est une blonde fadasse, d'une figure moutonnière, qui n'annonce aucune pétulance, aucun esprit, mais à la mode, c'est tout dire » (71-IX-5). Ce « tout dire » souligne le caractère « sans substance » de l'être purement modal qu'est Mlle du Thé : rien, dans sa substance propre de courtisane, ne justifie la faveur dont elle jouit, faveur dont la source et l'explication sont à chercher dans « autre chose » qu'elle-même (en l'occurrence, la notoriété du duc de Chartres). On est bien ici dans le plus traditionnel des traitements (méprisants) de la mode. Un compte rendu de spectacle illustre la même approche classique :

Rien n'est plus extraordinaire que la manière dont certains ouvrages font ici fortune, sans qu'on puisse en assigner le mérite. Le spectacle du sieur l'Écluse, connu à présent sous le titre de *Variétés amusantes*, créé depuis un an, et très peu connu dans le commencement, est la fureur du jour. Un M. d'Orvigny, pauvre diable d'auteur, sifflé, hué sans relâche aux Italiens, s'est retourné du côté des boulevards, et a présenté au

---

<sup>10</sup> Sur le statut de la notion de mode au sein de la pensée spinoziste, je renvoie au chapitre VIII de mon ouvrage *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.

spectacle en question une niaiserie intitulée, *Les Battus paient l'amende*, facétie misérable que l'acteur dont on a parlé fait tellement valoir, qu'elle était hier au soir à sa 90<sup>e</sup> représentation. Non seulement le peuple y court en foule, mais la Ville et la Cour. Les plus grands en raffolent ; les graves magistrats, les évêques y vont en loge grillée ; les ministres y ont assisté ; le comte de Maurepas surtout, grand amateur de farces : on a même prétendu que celle-ci était de sa composition, et cette anecdote n'a pas peu contribué à en soutenir et augmenter la vogue. (79-VIII-2)

La condamnation est ici encore sans appel : les *Variétés amusantes* n'ont aucun mérite propre (substantiel), la faveur dont jouit cette misérable niaiserie est inexplicable, elle relève d'une parfaite aberration, que l'on ne peut attribuer qu'au mauvais goût invétéré dont fera toujours preuve la multitude. Depuis les satiristes latins jusqu'aux condamnations catégoriques qui sortent de nos bouches d'universitaires à chaque avatar de *Jeux sans frontières*, de la *Loft Story* ou de la *Star Academy*, c'est la même posture discursive (et sociologique) qui assimile la faveur du grand nombre au triomphe de la bêtise. Le cas dénoncé par cette notice est d'autant plus monstrueux que l'ordre naturel des lois de rayonnement des phénomènes de mode s'y trouve renversé : au lieu de voir « le peuple » suivre, avec un décalage qui ne manque pas de le rendre ridicule, des pratiques qui lui viennent de plus haut, et qui ne ruissèlent sur lui que lorsque les grands en sont déjà revenus, on voit ici « la Ville et la Cour » se mettre à imiter les goûts de la multitude et monter avec retard dans le train en marche de ce spectacle que les seules faveurs populaires ont déjà conduit à sa 90<sup>e</sup> représentation ! Cet ordre de précession contre-nature n'est explicable que si une rumeur pousse les grands à se presser aux *Variétés amusantes* non tant pour s'y amuser que pour accomplir un devoir de politesse, ou pour satisfaire une curiosité amicale, envers un de leurs pairs, en l'occurrence le comte de Maurepas.

Des condamnations aussi explicites des vogues décrites par les *Mémoires secrets* me paraissent toutefois remarquablement rares. Le plus souvent, on perçoit certes une attitude très critique face aux « fureurs » bien peu raisonnables que déclenchent les modes, mais cette critique participe bien davantage de l'amusement que de la condamnation moralisante. Si la multitude est souvent épinglée pour son mauvais goût, si les courtisans sont généralement dépeints comme des girouettes décervelées, si les grands engouements sont traités avec une supériorité qui anticipe leur chute prochaine dans le même geste qui annonce leur ascendant actuel, les notices de mon corpus sont moins remarquables pour leur dimension *critique* que pour leurs virtualités *analytiques*. Quel que soit le sujet dont ils traitent, la principale qualité scripturaire des *Mémoires secrets* me semble être l'extrême acuité de leur regard analytique – une acuité qui est favorisée par le ton ironique entretenu par de si nombreuses notices : on *ridiculise* parfois, on *déplore* de temps à autres, mais on donne surtout les moyens de *comprendre* les mécanismes qui font les ressorts des engouements, comme en témoigne la notice citée ci-dessus à propos du succès dont jouit la niaiserie des *Variétés amusantes*. Si les *Mémoires secrets* s'inscrivent bien dans l'attitude critique qui caractérise le mouvement philosophique des années 1760, c'est d'abord parce qu'ils invitent et habituent leurs lecteurs à expliquer les choses par leurs causes, c'est-à-dire à démonter les machines productrices de notre réalité. En ce sens, les rédacteurs s'inscriraient dans la critique de type *philologique* (érudite, ponctuelle, factuelle, « apolitique ») que Reinhart Koselleck associe à l'époque de Pierre Bayle plutôt que dans la « super-critique » *idéologique* dans laquelle il reproche aux Philosophes des années 1750 d'être tombés<sup>11</sup>.

#### **L'ELUCIDATION DES RESSORTS DE LA MACHINE-A-MODES**

---

<sup>11</sup> Voir Reinhart KOSELLECK, *Le Règne de la critique* (1959), Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 83-105.

Le souci d'*élucidation* qui dirige les *Mémoires secrets* peut ainsi donner lieu à un petit répertoire des principes à l'aide desquels ils invitent leur lecteur à décrypter et à comprendre les mécanismes relevant de la mode :

1. *La logique de la mode est en passe de reconfigurer toutes les sphères de la vie sociale.* S'il est une leçon que les *Mémoires secrets* répètent inlassablement à propos des vogues signalées comme telles dans leurs notices – au point que la formulation sert de refrain à bon nombre d'entre elles – c'est que « tout est de mode dans ce pays-ci » (71-XI-13, 77-I-13, 83-VIII-24, 87-VIII-31).

2. *L'inconstance caractéristique des phénomènes de mode tend à décrire des oscillations périodiques qui permettent de prédire le retour futur du public vers ce qu'il adorait hier et qu'il méprise aujourd'hui.* Toutes les personnes « qui varient continuellement de modes dans leurs ajustements, n'en pouvant inventer de nouvelles, sont obligées de revenir aux anciennes » (82-I-17). Cela se vérifie qu'il s'agisse du prestige conféré par le port de diamants (79-IV-17), de la pratique des bouts-rimés (82-IV-20) ou de la rivalité entre les différentes scènes théâtrales de la capitale (62-II-18, 62-II-28, 69-IX-22).

3. *La rareté et l'interdit constituant les moteurs principaux des désirs humains, réprimer un livre, persécuter son auteur ou prohiber un sujet de débat conduisent infailliblement à augmenter la vogue dont ils jouissent.* « Depuis quelque temps la fureur d'écrire sur les matières de finance avait passé comme une maladie épidémique : une *Déclaration du Roi* [...] semble chercher à ranimer cette rage, par les défenses de rien publier sur cet objet » (64-IV-3, cf. aussi 62-III-7, 68-VIII-22, 77-IV-11).

4. *En embrayant les engouements collectifs sur les goûts singuliers de quelques aiguilleurs de tendances (trendsetters), les modes instaurent un régime d'incertitude relevant de logiques non linéaires et se développant selon des ramifications imprédictibles :*

Cet été la Reine ayant choisi une robe de taffetas d'une couleur rembrunie, le Roi dit en riant : *c'est couleur de puce* ; et à l'instant toutes les femmes de la cour voulurent avoir des taffetas puce. La manie passa aux hommes : les teinturiers furent occupés à travailler des nuances nouvelles. [...] Les marchands intéressés à multiplier les modes ayant présenté des satins à la Reine, Sa Majesté en a choisi principalement un d'un gris cendré. Monsieur s'est écrié qu'il était *couleur des cheveux de la Reine*. À l'instant la couleur puce est tombée, et l'on a dépêché des valets de chambre de Fontainebleau à Paris pour demander des velours, des ratines, des draps de cette couleur, et dans ceux-ci certains coûtaient la veille de saint Martin 86 livres l'aune : leur prix courant est de 40 à 42 livres. (75-XI-13)

Qu'une personne « bien placée » préfère soudainement telle nuance de gris à telle nuance de brun, et voilà des fortunes faites et des banqueroutes consommées. Plutôt que l'irrationalité, ce sont les *fonctions non linéaires* qui caractérisent le microcosme économique des « marchands intéressés à multiplier les modes », avec tout ce que cela implique d'évolutions imprédictibles et localement catastrophiques.

5. *Malgré l'instabilité, la frivolité et l'insignifiance apparentes de leurs objets, les modes sont porteuses de dynamiques économique-politiques appelées à jouer un rôle important dans la richesse des nations et dans leurs rivalités commerciales.* « Nos modes deviennent de plus en plus un objet de commerce considérable » (77-XII-4). La rivalité avec l'Angleterre, en particulier, se joue non seulement à travers des guerres lointaines, mais par des efforts visant à endiguer « la fureur qu'on a pour tout ce qui vient de ce royaume » (85-VII-28, 87-IX-7) et à maintenir l'émulation des talents français, qui ont sur ce point un avantage certain grâce à la

dominance de la capitale française sur l'ensemble des modes européennes<sup>12</sup> : « Paris est regardé depuis longtemps comme la source et le modèle du goût dans les arts d'agrément et d'utilité, ainsi que dans les productions de l'esprit. Les autres nations d'un pôle à l'autre s'empressent de payer un tribut journalier à nos inventions et à notre industrie » (85-X-16). Que la duchesse de Chartres, première Princesse du sang, décide d'arborer des plumes sur sa coiffure au cours d'un voyage à Gênes, et « dès le lendemain les banquiers ont eu pour 50 000 livres de commission en plumes à faire venir de France. Cette anecdote, futile en elle-même, prouve le goût des étrangers pour nos modes, et que nous régnons encore par elles, si nous sommes d'ailleurs déçus de notre prépondérance dans les opérations politiques » (76-VI-5). À côté du *hard power* des canons, où l'Angleterre semble avoir gagné la guerre, il ne reste plus à la France qu'à élaborer des stratégies reposant sur le *soft power* des plumes.

6. *Les modes participent de mécanismes de distinction qui tendent à reconduire les hiérarchies sociales, tout en ouvrant parfois des lieux exceptionnels capables de suspendre localement les effets de ces hiérarchies.* D'une notice à l'autre, les *Mémoires secrets* fournissent la cartographie sociologique de l'ensemble des mécanismes imitatifs par lesquels les caprices des dominants se répandent dans les engouements des dominés. On vient de voir, à propos des nuances de brun et des coiffures à plumes, comment « les courtisans sont toujours légers, petits et vains » dans le mimétisme forcené qui les pousse à reproduire tous les amusements auxquels s'adonne la Reine ou une Princesse du sang royal. Les couches inférieures sont emportées dans le même mouvement d'imitation dans la mesure où « les bourgeois singent toujours les grands » (83-VII-24). Or ce mouvement est condamné à un perpétuel recommencement puisque « les amusements de la société, et surtout du grand monde, plus sujet à s'ennuyer que les bourgeois et le peuple, s'usent facilement et changent comme les modes » (85-XI-7). Toutes les couches supérieures de la société (urbaine) semblent donc emportées dans un jeu de course-poursuite où chacun est voué à demeurer en retard sur celui qu'il s'efforce de singer – ce qui, selon la logique de la distinction analysée bien plus tard par Pierre Bourdieu, permet à chacun de rester à sa place relative dans les hiérarchies existantes. Sauf que les engouements de la mode génèrent parfois des lieux de croisements ambigus qui viennent localement brouiller la règle des pedigrees. Le théâtre d'Audinot constitue un tel lieu : même si ce sont d'abord « les filles » accompagnées de « beaucoup de libertins » et « de freluquets » qui l'ont mis au goût du jour, « ce monde en a attiré d'un autre genre. Les femmes de la Cour, qui en cette qualité se croient au-dessus de tous les préjugés, n'ont pas dédaigné d'y paraître, et ce théâtre est la rage du jour » (71-X-7). Puisque « la modicité des places, dont les plus chères sont à 24 sous, met tout le monde à portée de se régaler de cette foire », la situation est telle que « la duchesse et le Savoyard s'y coudoient sans distinction » (69-II-24). Qui pourra donc dire si la diffusion des modes dans le corps social produira davantage d'alignements sur les jeux de la distinction ou d'aplatissement des hiérarchies sociales ? Les *Mémoires secrets* donnent des modes une image qui en fait à la fois un lieu de reproduction probable et un lieu de bifurcation possible des rapports sociaux.

7. *Loin de n'être que le résultat de caprices aberrants dus aux lubies princières ou au mauvais goût de la multitude, la plupart des modes reposent sur une rationalité latente et diffuse qui permet souvent d'en prédire le destin.* À côté des quelques notices qui condamnent sommairement tel ou tel engouement passager, il y en a beaucoup d'autres qui impliquent qu'il ne saurait vraiment y avoir de mode sans la présence de quelque forme de mérite, de même qu'il ne saurait y avoir de fumée sans feu : si la multitude se trouve attirée par quelque chose, c'est que cette chose doit bien avoir de quoi l'attirer. Et réciproquement, si un ouvrage n'a « ni chaleur, ni énergie », il « ne peut avoir une grande vogue » (67-VII-23). Un « ouvrage

---

<sup>12</sup> C'est bien entendu dans *L'Europe française* (Turin/Paris, 1776) du même Louis-Antoine Caraccioli auteur du *Livre à la mode* que l'on trouve les plus belles descriptions et analyses de cette hégémonie culturelle.

merveilleux », en l'occurrence « une nouvelle grille posée depuis peu au chœur de St. Germain-l'Auxerrois », sera naturellement « très propre à mettre en vogue le serrurier qui l'a travaillée » (67-XI-8). Le fait que *La Politique naturelle* du baron d'Holbach « acquiert la plus grande vogue » ne suffit nullement à discréditer ce livre aux yeux du rédacteur, qui en donne un compte-rendu paraissant en plein accord avec le jugement du public (73-VI-9). On ne compte pas les notices élogieuses dont le lecteur est invité à tirer la leçon que « cet ouvrage mérite la vogue qu'il a » (87-V-6). Même ces *Variétés amusantes*, convoquées ci-dessus comme exemple d'une condamnation sans appel, avec leur misérable niaiserie qui rendait inexplicables leurs 90 représentations et leur élévation par le public au statut de « fureur du jour », même ce tissu de « platitudes » révèle une bonne raison qui motive son succès, en la personne d'un acteur authentiquement admirable : « la troupe du sieur de l'Écluse, intitulée aujourd'hui *Le spectacle des variétés amusantes*, est devenue à la mode ; c'est la fureur du moment : malgré les grossièretés dont ce théâtre est infecté, les femmes les plus qualifiées, les plus sages en raffolent. Il y a surtout un acteur faisant les rôles de niais, qui est singulièrement admiré : ceux de la Comédie-Française sont venus le juger, et l'ont déclaré le premier dans son genre ; ils vont travailler à l'acquérir » (79-VII-13).

8. *Ce qui caractérise donc surtout les phénomènes de modes, ce sont les ambivalences qui en font le lieu où la pire bêtise moutonnaire se trouve intimement liée avec le plus stimulant génie inventeur.* Une notice me paraît condenser toute la richesse et toutes les ambivalences qui caractérisent les descriptions critiques que donnent les *Mémoires secrets* des phénomènes de modes :

Il n'est point de mode qui, grâce à la légèreté, à la futilité, à la fureur de nos petits-mâîtres et de nos élégants pour tout outrer, ne dégénère en extravagance. C'est ainsi que la manie des boutons est aujourd'hui poussée à un ridicule extrême : non seulement on les porte d'une grandeur énorme, comme des écus de six francs ; mais on en fait des miniatures, des tableaux : en sorte qu'il y a telle garniture d'un prix incroyable. Il est de ces garnitures qui représentent les médailles des douze Césars, d'autres des statues antiques, d'autres les métamorphoses d'Ovide. On a vu au Palais-Royal un cynique offrir impudemment sur ses boutons les trente figures de l'Arétin ; ce qui obligeait les femmes honnêtes de détourner les regards, dès qu'elles approchaient de lui. Les jeunes gens, romanesques à l'imitation des anciens chevaliers, portent sur leurs boutons le chiffre de leur maîtresse ; il est des farceurs qui avec des lettres de l'alphabet forment de plats *rebus*, tels qu'on en voyait autrefois sur les écrans : en un mot, la fabrique des boutons est aujourd'hui un travail d'imagination, qui exerce merveilleusement l'esprit du compositeur et de l'acheteur, et qui devient ensuite dans la société un texte de conversation inépuisable. (86-XI-18)

Cette fureur frivole portant sur les boutons est à la fois une parfaite illustration de la « futilité », de l'« outrance », de l'« extravagance » et du « ridicule extrême » des modes, et, simultanément, un exemple insigne du fait que, comme le dit une autre notice dédiée à des emportements similaires sur les robes de Lévotes, « les modes sont plus que jamais la matière du génie inventif de nos artistes dans les divers genres » (81-VI-3). Commencée sur le ton de la désolation face à l'extravagance, la dégénérescence, voire l'impudence des mœurs et de temps actuels, la notice dédiée à cet emballement d'innovations boutonnières se termine sur un éloge – qui ne me paraît pas uniquement ironique – adressé à la puissance merveilleuse de l'imagination et de l'inventivité humaines.

Qu'une analyse de la futilité innovante des modes se conclue sur le fait que ces myriades de boutons, tous plus merveilleusement fous les uns que les autres, constituent « ensuite dans la société un texte de conversation inépuisable » me paraît hautement significatif. S'il est un passage du millier de notices composant mon corpus où les rédacteurs des *Mémoires secrets* se rapprochent de ce qui pourrait ressembler à une définition de la

mode, c'est pour la désigner comme ce « qui fait la matière des conversations » (82-IV-29). À la source comme à l'horizon de toute mode, il y a donc la capacité à *capter l'attention* des spectateurs et à *faire parler les bavards*. Comme l'expliquera Gabriel Tarde un siècle après la rédaction des *Mémoires secrets*, la conversation constitue à la fois le terreau et le triomphe de tout phénomène de vogue : quelque chose est à la mode parce que nous en parlons, et nous en parlons parce qu'il est à la mode. C'est à l'exploration de cette logique circulaire que je consacrerai la dernière partie de ma réflexion.

### *COURT-CIRCUITAGES ET CIRCULARITES*

La sociologie de Gabriel Tarde mérite d'être convoquée à plusieurs titres pour nous aider à saisir la nouveauté et les enjeux de l'explosion de périodiques qu'a connue la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. La distinction conceptuelle proposée par le sociologue français entre « public » et « foule » me semble particulièrement importante pour une enquête sur l'intersection entre modes et périodiques. On se souvient que Tarde définit un *public* comme une collection d'individus apparemment autonomes et indépendants, qui ne se connaissent et ne se voient pas (contrairement à une *foule*, qui implique le rassemblement des individus en un même lieu où ils se voient et s'entendent les uns les autres), mais qui tendent malgré cette séparation spatiale à penser et à agir de la même façon, parce qu'ils « se retrouvent » circulairement dans les médias qui informent leur sensibilité et leur idéologie, selon une logique qui relève des lois du marché davantage que d'un contrôle politique direct. Si toute l'histoire humaine a connu des phénomènes de foule (sauf peut-être parmi les populations inuit disséminées sur la banquise), très peu de sociétés ont connu des publics, et ces publics, jusqu'à très récemment, n'ont concerné qu'une frange supérieure statistiquement très minoritaire de leurs populations. Comme les autres périodiques qui se mettent en place à la même époque – et avec le problème supplémentaire que pose le décalage temporel entre la date de publication et la date des événements racontés – les *Mémoires secrets* sont à la fois un témoin et un agent de cette émergence des publics. Les articles qu'ils publient à propos des phénomènes de modes constituent non seulement des *manifestations* de ces phénomènes, mais bien davantage leurs *vecteurs* et leurs *catalyseurs*. Je vais, pour conclure cette enquête, discuter brièvement trois thèmes qui ont en commun de mettre en scène ce court-circuitage entre leur double fonction de témoin et de vecteurs de la constitution des publics.

Mon premier thème regroupe trois notices, apparemment sans connexion entre elles, qui me semblent pourtant manifester toutes trois l'inconfort structurel dans lequel se trouve celui qui veut critiquer une mode dans un médium dont l'existence repose sur la diffusion de telles modes. Parmi les vogues parisiennes discutées par les *Mémoires secrets*, il y en a une que je n'ai pas encore mentionnée et qui mérite pourtant de retenir notre attention, puisqu'elle porte sur la lecture des périodiques. Une notice reproduisant une lettre du chevalier d'Eon au duc de Praslin à propos du lancement du *Journal Étranger* met cette « fureur des gazettes » dans la perspective critique suivante :

Dans tous les pays étrangers, on n'a pas l'amour et la fureur des gazettes et papiers périodiques, ainsi qu'à Paris. Je sais par les meilleurs libraires de Londres, qu'ils ne veulent aucun de nos papiers périodiques et journaux, pas même celui des

---

<sup>13</sup> Pour une excellente introduction à la pensée de Tarde, voir Maurizio LAZZARATO, *Puissances de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001. Pour la distinction entre public et foule, voir Gabriel TARDE, *L'opinion et la foule* (1901), Paris, PUF, 1989. Pour une théorisation plus générale de la notion de mode, voir Gabriel TARDE, *Les lois de l'imitation* (1890), Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2001 et *Psychologie économique*, Paris, Alcan, 1902.

savants, etc. Tout cela est regardé en Angleterre comme misère étrangère, ou plutôt française, pour endormir l'esprit des Parisiens, tandis qu'on fouille dans leurs poches. (63-VII-1)

On a déjà vu plus haut comment l'Avertissement au lecteur du volume IX évoquait le profit financier tiré de la vogue dont font l'objet les *Mémoires secrets* : « curiosité du public » et cupidité des éditeurs risquent de constituer les deux faces d'une même réalité inextricablement cognitive et commerciale (76-I-1-Avertissement). Même si la fonction d'« endormir l'esprit » s'applique assez mal aux *Mémoires secrets* (qui sont par ailleurs loin de cautionner les propos et les comportements du chevalier d'Eon), il est indéniable que les gazettes sont simultanément un vecteur d'information et un moyen de « fouiller dans les poches des Parisiens ». Il est sans doute excessivement réducteur de réduire « le but des auteurs » de périodiques au seul désir « d'avoir de l'argent », comme le fait le chevalier d'Eon dans la suite de sa lettre. Il n'en demeure pas moins que la multiplicité des procès intentés par les journaux établis envers tout nouveau venu montrent bien que la curiosité et la faveur du public font l'objet d'une concurrence, et parfois d'une guerre, sans merci. En publiant et rédigeant leurs notices, les *Mémoires secrets* savent que leur survie économique dépend de leur capacité à surfer sur les modes du moment – fût-ce sur les modes qu'ils sont tentés de dénoncer.

Même si les notices que j'ai pu lire jusqu'à ce jour dans les *Mémoires secrets* ne me paraissent pas se poser explicitement des problèmes relevant de ce que nous appellerions aujourd'hui « l'éthique journalistique », on sent affleurer en de nombreux points du texte des *double-binds* pragmatiques liés à la dynamique propre à la diffusion des modes dans les publics. J'en prendrai pour seul exemple l'une des assez nombreuses notices dénonçant la vogue de suicide qui envahit la France en provenance de l'Angleterre :

Deux Anglais se sont tués dernièrement dans ce pays-ci, et semblent être venus s'y fortifier dans cette manie, que les Français ont puisée chez eux, et dont ils leur donnent aujourd'hui l'exemple. Mais un événement de cette espèce plus intéressant, et qui fait l'entretien de Paris, c'est l'audace héroïque d'une jeune courtisane très connue, nommée M<sup>lle</sup> de Germancé. Dans un accès de désespoir jaloux, en se voyant abandonnée du sieur Flamanville, officier aux gardes, dont elle était éperdument éprise, à qui depuis longtemps elle prodiguait ses caresses, elle n'a pu résister à sa douleur ; elle n'a trouvé, parmi la jeunesse florissante qui l'entourait et lui faisait la cour, aucun mortel capable de le remplacer dans son cœur, ou de la consoler de cette perte. Elle a froidement résolu de se soustraire à tous les agréments de la vie dont elle jouissait, et elle a pris la semaine dernière une quantité d'opium propre à l'endormir pour jamais. [...] Après 14 heures de tentatives, on a arrêté l'effet du poison. Elle a reconnu son extravagance, et elle a paru hier au Vauxhall de Torrè, plus charmante, plus enjouée qu'auparavant. On s'imagine la sensation qu'a dû produire son histoire. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle apprend à toutes ses camarades que la mort n'est rien ; que le genre qu'elle a choisi est très agréable ; qu'au moment où l'on s'endort, on éprouve les sensations les plus délicieuses. Cette morale, répandue parmi les courtisanes et les petits-mâîtres débauchés de Paris, peut produire mille accidents semblables. (75-VI-16)

On sent la « fâcheuse » contradiction pragmatique dont relève une telle notice : d'un côté, il y a la fonction informative qui se propose de relever et de diffuser « ce qui fait l'entretien de Paris », fonction inextricablement liée au besoin de savoir choisir ce qui fait « sensation » dans le public et donc ce qui garantit le lectorat nécessaire à la santé financière du journal ; d'un autre côté, il y a la volonté de critiquer, parmi les modes dont on parle, celles dont les effets semblent funestes. Or cette notice sur le suicide raté de M<sup>lle</sup> de Germancé témoigne de la difficulté qu'il peut y avoir à articuler entre elles ces deux finalités. Évoquer la

vogue du suicide « dans un temps où la manie cruelle de se défaire n'est que trop à la mode » (70-X-27), rapporter véridiquement les paroles « à sensation » d'une suicidée « héroïque » affirmant d'expérience « que la mort n'est rien, que le genre qu'elle a choisi est très agréable, qu'au moment où l'on s'endort, on éprouve les sensations les plus délicieuses », voilà qui suffit à neutraliser les meilleures intentions morales : le texte journalistique risque fortement de devenir le vecteur de la contamination qu'il fait pourtant mine de critiquer et de vouloir réfréner. La diffusion de l'information court-circuitée par sa logique propre le cadre éthique et critique dans lequel on s'efforce de vouloir l'inscrire.

Ce qui se profile derrière ce problème, c'est la figure plus générale du *marchand de modes*, dont le journaliste n'est que l'un des représentants et qui constitue le deuxième thème que j'aimerais envisager brièvement. Les *Mémoires secrets* ne se considèrent jamais explicitement sous cette appellation, qui est réservée à des femmes faisant commerce des vogues vestimentaires les plus récentes. De même que les *Mémoires secrets* dressent un portrait passionnant de l'émergence de la presse périodique et de la société du spectacle à travers les rivalités qui opposent entre eux les différents journaux et les différentes scènes de théâtre, de même tracent-ils au fil de leurs notices l'histoire de *l'irrésistible ascension des marchand(e)s de modes*. On y voit fourmiller tout un petit monde, généralement issu « de l'extraction la plus basse » (81-IX-6), peuplé de M<sup>lle</sup> Villette (63-V-6), de M<sup>lle</sup> Chouchou (67-VII-2), de Marie Pierry (81-IX-6) ou de M<sup>lle</sup> Picot (81-XII-8). Toutes rêvent de répéter le succès de M<sup>lle</sup> Bertin, Rose ou Marie-Jeanne de son prénom, la fameuse « marchande de modes » qui a eu le bonheur de devenir *structurellement à la mode* dès lors que Marie Antoinette en a fait sa pourvoyeuse principale.

Qu'est-ce qu'une marchande de modes, si l'on essaie de rassembler les diverses pièces du portrait fragmenté qu'en proposent les *Mémoires secrets* à travers une dizaine de notices ? A priori, c'est une entrepreneuse pleine d'esprit initiative qui, conformément à l'explosion d'inventivité propre aux phénomènes de vogue illustrés par l'exemple des boutons, lance sa start-up sur une bonne idée lui permettant de rencontrer une mode en train de prendre forme. La dauphine s'est-elle amusée du mot *Quesaco?*, qu'elle a lu dans un mémoire de Beaumarchais, et voilà aussitôt que la « marchande de mode a imaginé de profiter de la circonstance ; elle a inventé une coiffure, qu'elle a appelé un « quesaco » : c'est un panache en plume que les jeunes femmes, les élégantes, portent sur le derrière de la tête, et qui, ayant été goûté par les princesses et surtout par Madame la comtesse Du Barry, acquiert une faveur singulière » (74-III-26). La trajectoire de Rose Bertin montre toutefois que le destin des modes se joue autant à travers des logiques relevant de *l'accès* (des logiques de réseaux et de positions de monopole) qu'à travers le génie innovateur<sup>14</sup>. Les *Mémoires secrets* ne disent en effet rien ni des inventions originales de Rose Bertin, ni de ce qui l'a conduite de ses modestes origines picardes à devenir chef de cette grande entreprise qu'était devenu son magasin de la rue Saint-Honoré, le *Grand Mogol*. Ce dont ils entretiennent abondamment leur lecteur, en revanche, c'est de son accès privilégié à Marie-Antoinette, accès dont la vertu est non seulement de lui assurer les contrats de la Cour, mais surtout de disposer d'un argument publicitaire irrésistible. Qu'une cliente l'impatiente en faisant la difficile, et la demoiselle Bertin dispose d'une arme imparable pour précipiter la transaction à son profit : « *Présentez donc à Madame des échantillons de mon dernier travail avec Sa Majesté*. C'était fermer la bouche à la critique et la dame s'en est allée très satisfaite d'avoir tout ce qu'il y avait de plus moderne et de plus exquis, mais non sans faire rire de l'emphase ridicule de l'ouvrière » (81-I-4).

Plus encore que cet accès privilégié, et que ses profits dérivés, ce qui frappe aujourd'hui à la lecture des notices consacrées aux rapports entre Rose Bertin et Marie-Antoinette, c'est la

---

<sup>14</sup> Sur ce personnage fascinant, voir le livre de Michèle SAPORI, *Rose Bertin, ministre des modes de Marie-Antoinette*, Paris, Institut Français de la Mode / Éditions du Regard, 2003.

révérence que les membres de la famille royale semblent porter à cette « ouvrière ». Il vaut la peine de citer dans son intégralité la notice rendant compte d'une de leurs interactions :

On a parlé plusieurs fois de mademoiselle Bertin, marchande de modes de la Reine, et qui a l'honneur de travailler directement avec Sa Majesté pour tout ce qui concerne cette partie de sa garde-robe : son atelier donne sur la rue Saint-Honoré. Le jour où la Reine a fait son entrée, elle n'a pas manqué de se mettre sur son balcon à la tête de ses trente ouvrières. Sa Majesté l'a remarquée en passant, a dit : « Ah ! voilà mademoiselle Bertin, » et en même temps lui a fait de la main un signe de protection, qui l'a obligée de répondre par une révérence. Le Roi s'est levé, et lui a applaudi des mains ; autre révérence : toute la famille royale en a fait autant, et les courtisans singeant le maître n'ont pas manqué de s'incliner en passant devant elle... Autant de révérences, qui l'ont extrêmement fatiguée... Mais cette distinction lui donne un relief merveilleux, et augmente la considération dont elle jouissait déjà. (79-III-5, cf. aussi 79-III-31)

Comment ne pas voir dans cette scène une figuration du transfert de pouvoir en train de s'opérer entre le vieux roi du régime féodal et la nouvelle reine du régime publicitaire ? Ces applaudissements et ces révérences que fait toute la famille royale ainsi que toute la cour en passant devant la marchande de mode, qui les salue du haut de son balcon, symbolise jusqu'à la caricature le renversement de rapport de forces qui, dans la dialectique hégélienne, permet à l'Esclave de conquérir par son travail une position de domination sur son Maître d'hier. Ce qui avait commencé avec un signe de protection souveraine accordé par Marie-Antoinette à son ouvrière, auquel il était répondu par une révérence respectueuse, se conclut avec une tribu de singes qui « s'inclinent en passant devant » leur nouvelle souveraine, une (marchande de) Mode dont ils ne seront bientôt plus en mesure faire la pluie ni le beau temps.

Cette irrésistible ascension de la marchande de mode connaît, pour ce qui concerne les *Mémoires secrets*, un épilogue lui aussi très significatif. Deux ans plus tard, on retrouve en effet Rose Bertin à l'occasion d'un procès qui l'oppose M<sup>lle</sup> Picot, qui était sa « première fille de boutique », qui « s'est prévaluée de son talent pour s'établir » et qui « a bientôt enlevé la plupart des pratiques de son ancienne bourgeoise : La D<sup>lle</sup> Bertin furieuse, l'ayant un jour rencontrée à Versailles dans la galerie, l'a injuriée et lui a craché au visage. Procès en conséquence à la prévôté de l'hôtel » (81-IX-8). Cette petite scène est aussi chargée de virtualités allégoriques que la précédente. Non seulement s'y révèle la fragilité des formes de pouvoir basées sur la mode, travaillées par une logique de rivalité constante et de remplacement incessant de la célébrité d'hier (Bertin) par la star d'aujourd'hui (Picot) – alors que les privilèges du sang assuraient une domination stable et incontestable –, mais on y voit également affleurer les origines populaires et les manières vulgaires de nos nouveaux souverains démocratiques, qui se crachent au visage dans la galerie des glaces de Versailles ou se surpassent en bêtise sur les écrans de nos talk shows. Le procès entre les deux marchandes de mode condamna en première instance Rose Bertin pour son crachat déplacé « à 20 livres d'aumône envers le Roi et à tous les dépens » (81-IX-8), mais attira ultérieurement l'intervention de Marie-Antoinette soucieuse de protéger son ouvrière favorite (81-XII-12). L'issue de ce procès est moins révélatrice que l'attention médiatique qui entoura la tenue du jugement en appel : « le tribunal du Grand-Conseil qui, depuis son rétablissement, tient assez obscurément ses séances, vient d'acquérir un instant de vogue et de célébrité, à l'occasion de la cause singulière dont on a parlé, de la D<sup>lle</sup> Bertin contre la D<sup>lle</sup> Picot » (81-XII-12). Ici aussi, le symbole est parlant, en ce qu'il illustre la mise en boucle des logiques de modes qui, en se nourrissant de leur propre inanité, sont vouées à mettre à mal toutes les hiérarchies préexistantes : dans ce nouveau régime de pouvoir médiocratique, une institution de Justice comme le Grand-Conseil est condamnée à croupir dans l'obscurité jusqu'à ce que

s'y présentent des (ex-)chiffonniers érigés, à force de crachats, en célébrités éphémères par des marchands de modes journalistiques faisant résonner la cité des aventures des cracheuses, au nom de leur effort (financièrement intéressé) pour rendre compte de ce qui « fait la matière des conversations » et « l'entretien de Paris ».

### *DE LA MODE VESTIMENTAIRE A LA FUREUR DE L'AGIOTAGE*

La dernière série de citations que je tirerai de mon corpus illustre un cas particulier des court-circuitages et des circularités évoqués dans la section précédente. On a déjà rencontré de nombreuses références faites aux phénomènes de modes à travers le terme de *fureur*, sur lequel se concentreront mes dernières observations. Vogue, engouement, manie, fureur : tous ces mots paraissent souvent se confondre et pouvoir être employés l'un pour l'autre sans véritable altération de sens. Les *Mémoires secrets* regorgent en effet de « fureurs » ayant pour objets des formes de modes tout à fait bénignes et innocentes : la Comédie italienne (62-II-3, 62-III-9), les jésuites de cire de la foire Saint Ovide (62-IX-7), ainsi que de très nombreux spectacles parfaitement respectables et admirés par les rédacteurs de *Mémoires secrets* sont ainsi décrits comme attirant « la fureur du public » (62-II-26, 68-III-6, 69-II-6, 75-XI-5, 76-II-12) – et c'est jusque au « pieux exercice » proposé par le Concert spirituel qui peut voir son audience « redoubler avec plus de fureur » un jour de vendredi saint (82-III-29). Confirmons donc le jugement initial qui m'avait autorisé à inclure ce mot parmi des quasi-synonymes susceptibles de désigner la grande variété des phénomènes de mode dans la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Reconnaissons toutefois que ce terme prend souvent des teintes quelque peu inquiétantes, qui tendent à faire ré-affleurer la connotation de folie qu'il partage avec celui de « manie ». C'est comme une « fureur » qu'est désigné un enthousiasme tout prêt à basculer dans une dangereuse intolérance : « *Le Siège de Calais* prend avec la fureur que nous avons annoncée, le fanatisme gagne au point que les connaisseurs n'osent plus dire leur avis. On est réputé mauvais patriote pour oser élever la voix » (65-II-17). Une autre pièce du même auteur (du Belloy), *Gabrielle de Vergey*, produit elle aussi des effets inquiétants de folie collective : « il y a eu constamment des femmes qui se sont trouvées mal, ce qui ne sert qu'à donner plus de véhicule à la pièce, suivie avec autant de fureur que le *Siège de Calais* » (77-VIII-11) – ce qui oblige à espacer les représentations pour laisser le temps « aux femmes de dissiper les affections vaporeuses qu'elles y contractent ; car même celles qui s'y sont trouvées mal ont la fureur d'y retourner » (77-VII-24). On voit par cet exemple ce que la *fureur* a de dangereux : *elle nous pousse à rechercher et à répéter compulsivement une expérience qui nous fait du mal.*

On comprend que cette logique addictive fasse l'objet d'une condamnation plus ou moins explicite de la part des rédacteurs des *Mémoires secrets*. Cet usage péjoratif du terme de fureur désigne des pratiques face auxquelles ces rédacteurs ont clairement adopté une position critique, comme dans le cas des prix exorbitants payés par ceux qui ont « la fureur de courir après » des livres « que des fous achètent jusqu'à six louis » ou d'acquérir des estampes que leur rage fait monter jusqu'à « cinq cent louis » (64-IX-16, 69-VIII-3). Même condamnation lorsqu'on dépeint la mode dont jouit un nouveau jeu anglais, le *cresp*, qui fait faire de grosses pertes et dont la « passion est devenue une fureur encore plus épidémique et plus extrême durant ce carnaval » (77-II-21).

L'usage du mot fureur me paraît tout particulièrement intéressant en ce qu'il est privilégié par les *Mémoires secrets* pour faire référence à la dernière vogue que je tirerai de mon corpus, *la mode de l'agiotage*. Il est en effet très significatif que les rédacteurs se servent

du mot de fureur pour désigner cette pratique qu'ils prennent la peine de décrire en détail dans la notice du 13 août 1785 :

La fureur de l'agiotage, qui alors n'avait lieu que relativement aux dividendes de la caisse d'escompte, s'est étendue à toutes les natures d'effets, même étrangers. Les actions de la banque de Saint-Charles en ont surtout été l'objet et un café du Palais-Royal, nommé *Le Caveau*, était le lieu du rendez-vous de ces joueurs effrénés. Il faut se rappeler que ce genre de marchés ou de compromis, aussi dangereux pour les vendeurs que pour les acheteurs, consiste dans l'engagement que l'un prend de fournir, à des termes éloignés, des effets qu'il n'a pas, et l'autre de les payer sans en avoir les fonds, avec la réserve de pouvoir exiger le paiement avant l'échéance, moyennant l'escompte. Ces engagements, dépourvus de cause et de réalité, n'ont, suivant la loi, aucune valeur ; ils occasionnent une infinité de manœuvres insidieuses, tendant à dénaturer momentanément le cours des effets publics, à donner aux uns une valeur exagérée et à faire des autres un emploi capable de les décrier. De là l'agiotage désordonné, qui met au hasard les fortunes de ceux qui ont l'imprudence de s'y livrer, détourne les capitaux de placements plus solides et plus favorables à l'industrie nationale, excite la cupidité à poursuivre des gains immodérés et suspects, substitue un trafic illicite aux négociations permises, et pourrait compromettre le crédit de la place de Paris. (85-VIII-13)

Même si le mot d'agiotage n'est plus guère employé aujourd'hui, on voit que la chose n'a fait que prendre de l'ampleur dans les deux siècles qui nous séparent de l'époque des *Mémoires secrets* – et cela d'une façon particulièrement accélérée au cours des 20 dernières années. Ce à quoi se réfère cette *fureur de l'agiotage*, c'est tout ensemble : 1° des *pratiques financières* reposant (au mieux) sur des calculs relatifs aux incertitudes des marchés à termes ou (au pire) sur des « manœuvres insidieuses » manipulant la valeur des biens échangés ; 2° « *la cupidité de poursuivre des gains immodérés* » qui pousse certains agents à s'adonner à de telles pratiques ; 3° *la mode* qui répand cette soif au sein d'un public et attire les individus vers ce type de pratiques financières ; et 4° *la complexion subjective* qui régit le rapport de ces individus à ces pratiques, modulant leurs désirs, leurs espoirs, leurs craintes et leurs flux d'adrénaline d'une façon qui les fait souvent ressembler à des « joueurs effrénés ».

Le mot de fureur est ici parfaitement approprié en ce qu'il scelle l'indissociabilité de la *mode*, de la *soif du gain* et de l'*addiction mentale*. La discipline économique qui se développe au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle – instaurant une nouvelle science de la possession des biens – s'avère d'ores et déjà comme conduisant à des comportements relevant de la dépossession de soi. Aux quatre fureurs que décrivaient les poètes et philosophes néo-platoniciens de la Renaissance (poétique, prophétique, religieuse et amoureuse), l'émergence d'une société de modes substitue une variété infinie de passions et de lubies dans lesquelles peut s'investir l'affectivité humaine, depuis les plus frivoles et les plus insignifiantes jusqu'à celles qui, comme la finance, en arrivent à décider du sort des familles et de la richesse des nations.

Les *Mémoires secrets* nous invitent donc à voir dans la spéculation financière la logique suprême de la mode – et dans la mode la logique suprême de la spéculation financière<sup>15</sup>. Dans les deux cas, le comportement de l'agent est déterminé par *mimétisme* avec le comportement des autres agents ; dans les deux cas, il s'agit d'investir *une confiance* qui ne subsiste qu'*en s'appuyant sur la confiance du voisin*, sans que rien ni personne ne puisse tenir debout par sa force propre ; dans les deux cas, tant que le système ne s'abîme pas dans un épisode de crise de confiance, les croyances semblent avoir la capacité magique de faire advenir

---

<sup>15</sup> Pour une idée synthétique de la théorisation des crises financières sur laquelle s'appuie ma lecture des *Mémoires secrets*, voir Michel AGLIETTA et André ORLEAN, *La monnaie entre violence et confiance*, Paris, Odile Jacob, 2002, ainsi que Frédéric LORDON et André ORLEAN, « Genèse de l'État et genèse de la monnaie : le modèle de la *potentia multitudinis* » in Yves CITTON et Frédéric LORDON, *Spinoza et les sciences sociales*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

*performativement* la réalité qu'elles visent (puisqu'il suffit que tout le monde *croie* qu'une valeur va monter pour que cette valeur monte *effectivement*). Un monde où, comme dans « ce pays-ci », « tout est mode » a la forme d'une vaste bourse, au sein de laquelle se décide non seulement la valeur des investissements financiers, mais celle de toutes les formes de comportements imaginables (le choix de telle nuance de brun, de telle forme de robe, de telle image à imprimer sur un bouton, de tel bonbon à sucer, de telle chanson à chanter, de tel spectacle à aller voir, de tel livre à lire, de tel périodique à acheter).

De 1783 à 1787, la fureur de l'agiotage vient périodiquement revisiter les notices des *Mémoires secrets*, esquissant un tableau qui permet d'ores et déjà d'entrevoir à quoi ressemblerait un monde constitué de modes et d'évaluations boursières. Dans la mesure où les adhésions suscitées par les modes sont sujettes à un changement incessant, on s'attend à ce que ce monde boursiarisé oscille lui aussi entre le gonflement et le dégonflage alternatifs des bulles spéculatives qui alimentent ses métamorphoses (insubstantielles : purement modales). De fait, chaque année voit apparaître une notice relatant en termes de mode, de manie, ou plus généralement de fureur, le dernier épisode d'une crise financière qui semble marquée d'un éternel retour. On lit ainsi le 30 septembre 1783 que « depuis quelques jours la confiance aux billets de la caisse d'escompte s'étant ébranlée, beaucoup de monde s'est présenté pour en retirer les fonds » (83-IX-30). Comme les caissiers n'ont pu satisfaire toutes les demandes de remboursement, « comme l'on sentait la fermentation que devait causer dans le public la suspension des paiements de la caisse et la manifestation de son impuissance, que la fureur s'allumait au point de jeter des pierres dans les vitres de l'hôtel, d'abord des commissaires se sont introduits dans les bureaux pour contenir par leur présence les demandeurs d'argent ; ensuite la cour a été remplie d'exempts et de suppôts de la police ; M. Dubois le commandant s'y est aussi rendu, prêt à faire marcher sa troupe au besoin » (83-X-3). Non pas deux semaines mais deux ans plus tard, on lit que « la fermentation continue parmi les banquiers et agioteurs : ils sont furieux de ne point voir paraître l'arrêt qui devait modifier celui qui, en gênant les spéculations, a porté un coup mortel à la confiance et fait baisser tous les effets » (85-IX-10). L'année suivante, on apprend que le contrôleur général, équivalent de notre ministre de l'économie, « M. de Calonne, se réveille de nouveau à l'égard de l'agio dont la fureur avait recommencé depuis plusieurs mois : afin de la modérer du moins, il a imaginé d'y mettre des entraves » (86-X-30). Une année plus tard – ces épisodes arrivent tous entre la fin août et le début octobre, qui paraît depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle être la saison de prédilection des ruptures de bulles spéculatives – on retrouve notre caisse d'escompte « assaillie par le public » et contrainte de suspendre ses paiements : « c'est lundi qu'a commencé la grande fureur : il a fallu mettre des gardes et beaucoup d'ordre pour contenir la multitude » (87-VIII-26). À travers leurs formulations en forme d'échos (on lisait déjà le 30 septembre 1783 : « c'est une fureur si grande qu'il faut des gardes »), les *Mémoires secrets* esquissent une histoire des modes spéculatives qui passe son temps à bégayer.

On mesure toutefois le déplacement de sens qui s'est opéré entre la fureur de l'agiotage, qui pouvait être comparée à la vogue dont jouissent les concerts spirituels, et cette autre forme de fureur dont font preuve des investisseurs qu'il faut contenir à l'aide de gardes et de troupes. De la première à la seconde, on a régressé d'un phénomène de public à un phénomène de foule, d'un *mimétisme à distance*, géré par la modulation d'informations, à un *grégarisme de proximité*, qui menace d'éclater en pure violence physique et qui ne peut plus être contenu que par la force des armes. Ici aussi, le choix insistant du terme « fureur » pour désigner cet ensemble de comportements liés à la libido spéculative et à ses frustrations met très précisément le doigt sur le point sensible du monde de plus en plus intensément boursiarisé où nous vivons depuis trois siècles : qui est *le plus fou*, des calculateurs-joueurs plein d'espoirs qui sont en quête de « gains immodérés » tirés de transactions « dépourvues de cause et de

réalité », ou des corps furieux qui réclament leur argent à grand cris et qu'il faut ramener à l'ordre à coups de matraques ?

Les *Mémoires secrets* ne répondent nullement à cette question, bien entendu, même s'ils se livrent à un travail d'écriture d'une remarquable précision, qui permet de la poser dans des termes remarquablement actuels. Les rédacteurs *critiquent*-ils la fureur de l'agiotage ? Le choix des mots décrivant cette pratique (*joueurs effrénés, manœuvres insidieuses, dénaturer, désordonné, imprudence, cupidité, gains immodérés et suspects, trafic illicite*) laisse peu d'ambiguïté sur leurs sentiments à cet égard. On peut toutefois se demander si le monde de mode et de bourse esquissé par les *Mémoires secrets* laisse vraiment une place à une critique de type oppositionnel. Dans un univers de marchands de modes, la critique se présente à la fois comme *immanente*, dans la mesure où le succès de la D<sup>lle</sup> Picot se nourrit de la critique et de la sape du succès de la D<sup>lle</sup> Bertin, et comme *impossible*, dans la mesure où, selon les *double-binds* entrevus à propos de la condamnation du suicide, la mode et la critique de la mode tendent irrésistiblement à converger l'une vers l'autre.

Comme à leur habitude, c'est dans la description analytique et non dans des gesticulations moralisantes que les *Mémoires secrets* font valoir leurs opinions. Le règne de la critique auquel ils travaillent me paraît être avant tout un règne de la *lucidité*. Un règne *littéraire* aussi, porté par une grande virtuosité de plume, qui aime à se teinter d'un *humour* souvent terriblement dévastateur, mais toujours prêt à esquisser un sourire bien propre à nous rendre méfiant envers tout jugement de valeur hâtif et envers toute hypocrisie. En témoigne cette récupération des tragédies boursières par le génie inventif des marchandes de modes – qui fait tout le corps d'une notice de trois lignes dont je me servirai en guise de conclusion :

*13 octobre 1883. On a déjà fait des chapeaux à la caisse d'escompte. Ce sont des chapeaux sans fond. Toutes les femmes s'empressent de se coiffer à cette mode nouvelle, ce qui est un cruel calembour contre les directeurs.*